

Pierre Daviault

L'EXPRESSION JUSTE EN TRADUCTION

INTRODUCTION

Le sous-titre de cet ouvrage [Notes de traduction] indique que l'auteur se propose de grouper de simples notes sur des sujets qui intéressent le traducteur, professionnel ou d'occasion.

Notre travail n'a rien d'un dictionnaire, ni d'un lexique au sens ordinaire de l'expression, *complet, revu et corrigé*.

Nous examinerons quelques termes anglais dont la transposition en français présente des difficultés particulières. Nous proposerons des traductions qui nous semblent bonnes, mais non pas *toutes* les bonnes manières de traduire. Il y a présomption à penser qu'on puisse résoudre d'une façon complète et définitive les mystères innombrables de la traduction. On ne peut espérer que d'éclaircir certains points.

L'auteur n'a aucunement l'intention de refaire les listes d'expressions usuelles, dont on a dressé un si grand nombre dans l'intention de chasser l'anglicisme de la conversation courante. Ces ouvrages sont d'ordre assez élémentaire. Ils ont leur utilité, et une grande utilité, mais ils ne répondent pas à l'objet que nous avons en vue.

Nous voulons explorer un domaine un peu plus fermé. Laissant de côté les mots dont le sens ne fait pas doute et que le premier dictionnaire venu peut élucider, nous nous attacherons à l'étude de vocables dont la signification est obscure ou qui expriment des nuances d'idée difficiles à saisir.

Qui ne voit l'intérêt d'un tel travail, et non seulement pour quelques spécialistes? Dans toutes les sphères de l'activité canadienne, il est devenu nécessaire de recourir à la traduction, même pour alimenter la conversation courante, puisque les deux langues officielles de notre pays s'emploient partout. Avocats, médecins, ingénieurs, commerçants ou industriels trouvent leur profit dans les études du genre de celle-ci.

Notre méthode consistera à déterminer exactement la chose, l'idée ou le sentiment que veut rendre l'expression anglaise, puis à chercher le vocable français correspondant, non pas dans un dictionnaire de traduction, puisque, précisément, nous examinerons des locutions qu'aucun dictionnaire ne traduit d'une manière satisfaisante. Nous procéderons par

déduction, analogie et référence aux auteurs. Nos traductions ne satisferont pas tout le monde; en tous cas, elles mettront sur la voie. On peut être assuré qu'elles sont le résultat de recherches minutieuses, poursuivies pendant plusieurs années de traduction professionnelle.

Des anglicismes s'implantent chez nous, qu'il est pour ainsi dire impossible de déraciner parce que la masse les croit à jamais consacrés par ceux qui font profession de l'éclairer. Journalistes ou rédacteurs de publicité, orateurs politiques ou sacrés négligent de surveiller la transposition des termes anglais qui leur viennent à l'esprit. Ils émaillent leur texte de mots anglais à peine francisés, qui prennent ensuite racine dans notre langue. C'est ainsi que le parler canadien-français souffre moins de l'incorrection du langage populaire que du pédantisme des demi-lettrés (ou demi-illettrés) qui tiennent à calquer leur phrase sur de l'anglais mal compris et mal digéré.

Le mal vient surtout de notre paresse intellectuelle : on ne se donne pas la peine de vérifier la correction de son vocabulaire ou de sa syntaxe. Combien peu sont capables d'un effort pour consulter le dictionnaire ou le manuel de grammaire! Il en résulte cette seconde séquence, plaie de notre parler et aussi de notre pensée : la pauvreté et l'imprécision du vocabulaire. Il n'y a qu'à entendre un Français, même de classe modeste, pour mesurer la distance qui nous sépare des peuples *qui savent parler*. Nous n'avons à notre disposition qu'un nombre fort restreint de pauvres mots estropiés, incorrects et mal prononcés.

Nous nous sommes donc efforcé d'indiquer plusieurs équivalents de chaque vocable étudié, dans l'espoir de contribuer à enrichir notre *outillage lexicologique*.

Pour bien traduire, il est essentiel de posséder une connaissance suffisante des vocabulaires et des syntaxes en jeu, et des différences entre le génie des deux langues. Cette science, aucun manuel ne peut la dispenser.

Puisqu'il va s'agir ici du vocabulaire, notons que les dictionnaires ne sauraient être que d'un secours restreint. Chaque mot change de signification selon le contexte et à chacun est attachée une nuance d'idée malaisément rendue dans une autre langue, puisqu'un parler exprime ce qu'il y a de plus particularisé dans l'âme d'un peuple. C'est dans le langage que se manifeste surtout ce que Lucien Romier appelle *l'autonomie des tempéraments nationaux*. De là, ce flottement autour du sens, ce tâtonnement vers l'idée précise, quand on veut

interpréter un texte quelconque. Comment choisir entre les diverses acceptions? Première difficulté du traducteur qui doit se battre contre le dictionnaire. Ajoutez qu'il n'existe pas de dictionnaire général réellement bien fait. Ils prétendent tous à l'universalité. Or, aucun n'est complet et tous excellent à tourner les véritables difficultés sans offrir de solution acceptable. Nous ne parlons pas du vocabulaire technique, si divers, si changeant. Précisément, les meilleurs dictionnaires sont ceux qui s'attachent à l'étude d'un unique sujet, tel le *Dictionnaire des termes de finance* de Kettridge.

La lecture attentive des auteurs de France peut fournir des équivalents. Mais, comme les langues d'Esopé, elle présente aussi de grands dangers. Les écrivains français souffrent en général d'une déplorable anglomanie, compliquée d'une ignorance à peu près absolue de l'anglais qui les porte à parsemer leurs travaux de tous les termes anglais qu'ils connaissent, en en estropiant l'orthographe, et qui les empêche de traduire convenablement un texte.

Ce n'est que par un examen minutieux de la structure des mots qu'on peut en saisir la valeur d'expression. Cela ne suffit pas encore. Pour savoir quelle nuance de sentiment ou d'idée un peuple attache à ses vocables, il ne faut rien ignorer de son âme, de ses mœurs, de son histoire, de ses réactions devant la vie. C'est surtout vrai de l'anglais, car, comme le démontre Classen dans *History of the English Language*, la langue anglo-saxonne tend à suggérer l'idée par des allusions subtiles à des événements ou à des faits peu connus en dehors de la race, plutôt qu'à l'exposer clairement comme le français.

Cela posé, il serait intéressant de rechercher les causes des difficultés qui se présentent au traducteur et, par conséquent, la raison des différences essentielles entre le français et l'anglais. Mais les cadres de cette introduction ne nous permettent pas de nous engager dans cette voie, sauf pour indiquer une ou deux règles d'application générale.

Le français est un langage très précis et logique, analytique par conséquent. C'est-à-dire qu'il cherche à établir un rapport entre les mots, entre l'objet ou la pensée et ses diverses modifications. Il serre l'idée de très près. L'anglais, au contraire, se propose avant tout une image de la chose à exprimer : il est idiomatique. De là découlent des conséquences nombreuses. Mais on aperçoit tout de suite le principe de la méthode que doit s'imposer le traducteur pour arriver à l'interprétation d'un texte anglais. Puisque l'expression anglaise

enveloppe l'idée d'un voile nuageux, au lieu de faire corps avec elle, il importe de dégager l'idée pour en avoir une vue parfaite et trouver le vêtement français qui lui convient. Pour parler un langage moins imagé, le traducteur ne doit pas s'arrêter à la physionomie d'un mot, mais s'efforcer d'en saisir l'essence même. Il n'aura qu'à se demander : «Comment telle chose s'exprime-t-elle en français?» et non «Comment le dictionnaire traduit-il ce mot?» Il arrivera à la solution désirée, à condition, bien entendu, de connaître les ressources du français. Mais peut-on se mêler de traduire si l'on ignore sa langue?

Parce que le français est beaucoup plus sévère que l'anglais et ne se contente pas de donner une idée approximative de la chose à exprimer, on s'imagine parfois qu'il n'a pas autant de pouvoir d'évocation que l'autre langue. C'est une erreur. Le français est l'idiome le plus riche, le plus souple qui soit, pourvu, encore une fois, qu'on sache s'en servir. Avant tout, il faut se désengluier de l'image que renferme l'expression anglaise, si nous osons parler de la sorte, pour voir ce qu'elle recouvre. Prenons l'exemple de *chain stores*. C'est une métaphore. Si l'on examine la chose ainsi désignée, on s'aperçoit qu'il s'agit de «séries de magasins», de «magasins à succursales». La méthode de commerce à laquelle s'attache cette locution n'est pas inconnue en France. Quel voyageur ne se rappelle les établissements Félix Potin ou Couté? On n'a pas cru nécessaire de créer un vocable pour les désigner, puisque personne ne peut se tromper quand il entend parler des «magasins Couté». Pourquoi ne nous contenterions-nous pas de dire «les épicerie XYZ ou les charcuteries ABC»?

Le manque de sens analytique apparaît curieusement en anglais dans certaines expressions elliptiques où deux idées sont accolées sans que soit impliqué le rapport qui existe entre elles. Par exemple, *prize money*, qui désigne les sommes distribuées en prix aux vainqueurs d'un concours. Le français exige que l'équivoque soit évitée et qu'on décompose la locution, en l'analysant. On dira donc : «l'argent distribué en prix».

La divergence entre le génie des deux langues s'affirme le plus clairement dans le cas d'un mot anglais dérivé du français ou du latin, et qui garde une physionomie analogue à celle d'un de nos vocables, tout en ayant pris une signification différente. Ces expressions tendent au traducteur des pièges subtils. Koessler et Derocquigny les appellent *les faux amis*, titre qu'ils ont donné à l'ouvrage, utile bien que souvent inexact dans le détail, où ils en ont

recueilli bon nombre. On est alors porté à conserver ces mots tels quels, en modifiant simplement leur orthographe, et l'on commet un contresens presque à coup sûr. Il s'en trouve des exemples dans nos études, aux mots *freight, control, partisan, officer, to realize, etc.* C'est surtout dans ces cas que les dictionnaires usuels sont défectueux. Dangereux même, car les auteurs ne manquent pas de donner, à l'exclusion de tout autre, le sens qui se rapproche le plus du français, bien qu'il se soit souvent perdu.

L'anglais n'a pas un vocabulaire aussi rigidement fixé que le français. Il a la manie de créer des mots nouveaux pour désigner la moindre particularité, qu'on exprime aussi bien en français par un qualificatif ou un tour de syntaxe. Cette richesse du vocabulaire anglais n'est qu'apparente. André Thérive note, dans ses *Querelles de langage*, que les «langues les plus claires ne sont pas les plus riches, au contraire; la loi est bien connue». De son côté, Remy de Gourmont écrit, dans *l'Esthétique de la langue française* : «L'abondance des termes distincts est une pauvreté, par la difficulté que tant de sonorités étrangères trouvent à se loger dans une mémoire et aussi parce que chacun de ces mots, réduit à une signification unique, est en lui-même bien pauvre et bien fragile. On arrive à ne coordonner qu'un assemblage énorme et disparate de vases de terre presque entièrement vides. Les langues viriles maniées par de solides intelligences tendent au contraire à restreindre le nombre de mots, en attribuant à chaque mot conservé, outre sa signification propre, une signification de position. Ainsi le langage devient plus clair, plus maniable, plus sûr; il donne, avec le moindre effort, le rendement le plus haut.» Le français peut se le permettre, à cause de la souplesse de sa syntaxe qui, par le jeu des prépositions et des conjonctions, donne une clarté souveraine au langage.

Chaque vocable anglais se présente avec une famille complète; d'un verbe, on tire un substantif, un adjectif et un adverbe. Les substantifs et les adjectifs abstraits se forment avec une grande facilité. C'est à quoi il faut attribuer des expressions comme *adherence to a course*, qui veut dire «s'en tenir à une ligne de conduite» et qui vient de *to adhere to a course*. Là encore l'anglais prête à l'amphibologie. *Imperial meeting* signifie aussi bien «la rencontre des empereurs», comme nous l'avons vu dans le récit de la rencontre du kaiser et du tsar quelque temps avant la Grande Guerre, que «réunion des délégués d'une empire» ou

«réunion où sont discutées des questions relatives à un empire».

La syntaxe et le vocabulaire anglais autorisent ainsi une infinité de combinaisons. Cette liberté est bien commode. Qui ne voit qu'elle engendre l'équivoque? Le français ne se laisse pas vaincre aussi facilement; mais c'est un instrument beaucoup plus fidèle.

Au point de vue du traducteur, il faut se rappeler que toutes les difficultés que présentent ces constructions anglaises se résolvent par la simple analyse de l'expression. Nous ne saurions mieux faire, ici, que de citer ce passage des *Soirées du Grammaire-Club*, de Jacques Boulenger et André Thérive : «La règle formelle du français exige que l'on distingue, non seulement la parenté de chaque idée, mais le rôle qu'elles jouent respectivement l'une à l'autre. Nous avons, que voulez-vous, une langue logique, et toute peuplée de particules!... Un journal anglais imprime : *Ruhr Coal Peace Hope*. Le français pense : «Espoir *de* pacification *dans* les mines *de* la Ruhr».

Nous pourrions poursuivre longtemps cet examen. Il y aurait un *traité de traduction* à écrire, lequel n'aurait rien d'un dictionnaire, ni d'une grammaire comparée. Pourrions-nous un jour tenter ce travail d'un genre tout nouveau? Pour l'heure nous en avons assez dit, croyons-nous, pour donner une idée de la méthode que nous suivrons dans notre travail.

Ajoutons que nous ne nous astreindrons à aucun ordre rigide, qu'il soit alphabétique ou logique, et que nous tâcherons de rendre la discussion aussi agréable que possible. Un index très complet, à la fin du volume, facilitera les recherches.

Pour rassurer ceux qui douteraient encore de l'utilité d'un tel ouvrage, terminons par ces mots de Remy de Gourmont : «Un homme intelligent et averti peut savoir plusieurs langues sans avoir la tentation d'entremêler leurs vocabulaires; c'est au contraire la joie du vulgaire de se vanter d'une demi-science, et le penchant des inattentifs d'exprimer leurs idées avec le premier mot qui surgit à leurs lèvres. La connaissance d'une langue étrangère est en général un danger grave pour la pureté de l'élocution et peut-être aussi pour la pureté de la pensée. Les peuples bilingues sont presque toujours des peuples inférieurs».

Il nous appartient de faire mentir cette dernière affirmation.

Source : *L'expression juste en traduction*, Notes de traduction, première série, Éditions

L'EXPRESSION JUSTE EN TRADUCTION

Albert Lévesque, Librairie d'action canadienne-française, Montréal, 1931, p. 7-15.